



Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 2, Numéro 6

Février / Mars 2001

« We are the champions ! »

ANDRES ROJAS

L'Amérique fascine. On la jalouse, la plaint, la déteste, l'admire ou la désire. Tout ça en même temps. Et elle le sait. « L'Amérique est la seule nation indispensable au monde », a déjà dit Bill Clinton. Nombriisme ou part de vérité?

L'influence américaine est incontestable. Sur les plans économique, militaire et scientifique, les États-Unis dépassent le reste du monde de deux têtes plutôt qu'une. La moitié des 10 premières industries mondiales sont américaines. Nos voisins du Sud, à eux seuls, contrôlent 50 % du marché d'exportation d'armes. Et que dire de la culture! « Qu'est-ce que les paysans de Puebla regardent à la télévision? Dallas! », se souvient Claude Sauvé, journaliste, lors d'un voyage au Mexique. Le reporter de l'émission *Enjeux* et chargé de cours à l'Université de Montréal participait à une table ronde sur l'hégémonie américaine organisée par *La Jonction*.

Selon Claude Sauvé, la suprématie des États-Unis est une menace pour toutes les cultures à travers le monde. Plus de 75 % des émissions de télévision sont américaines et les sites Internet sont majoritairement en langue anglaise. De plus, la mondialisation ne fait qu'accroître l'américanisation. « Serons-nous tous Américains un jour? », s'inquiète monsieur Sauvé. Pour bien marquer son point, il signale que chaque jour une langue disparaît à travers le monde et, avec elle, la richesse d'une culture. La faute aux « USA »? L'Amérique a le dos large.

« Je me méfie des médias », énonce ironiquement Jean-Claude Leclerc, chroniqueur au *Devoir*. Chargé de cours en journalisme et invité à la table ronde, il met un bémol sur l'image du grand méchant américain qu'en font les médias. « Après tout, dans le monde de l'imprimerie, le plus grand c'est Québecor ». Monsieur Leclerc est moins enthousiaste quant à la situation de l'industrie du cinéma. Dans ce cas, les Américains ont réussi à imposer leur modèle du « star-system ». Leur domination va de pair avec le contrôle des distributeurs qui rendent les films américains et leurs vedettes omniprésents sur nos écrans. Les

Américains n'ont pas besoin d'un ministère de la propagande : ils ont Hollywood. « Leurs films ne nous reflètent pas », déplore M. Leclerc. Paradoxalement, il incite à imiter les Américains et à faire du cinéma un instrument de promotion culturelle. Comme si Hollywood reflétait la réalité des Américains!

Autre domaine où les Américains volent la vedette : la science. « L'hégémonie n'est pas totale », rassure le rédacteur en chef de *Vie des arts*, Bernard Lévy, également chargé de cours à l'Université de Montréal. L'Europe et le Canada compétitionnent très bien dans le domaine biomédical. Par contre, l'espace et les télécommunications relèvent d'un monopole américain. Sans parler de l'aviation où 80 % de la flotte aérienne civile et militaire mondiale est contrôlée par Boeing McDonnell Douglas. Le succès américain s'explique par le mariage de trois mondes : scientifique, militaire et industriel. Exemple de cette liaison : le développement de la bombe atomique qui a permis aux États-Unis de gagner la guerre, bien sûr, mais aussi de développer les premières machines informatiques. Aujourd'hui, 85 % des microprocesseurs vendus dans le monde sont fabriqués par Intel.

La recherche universitaire est largement financée par l'industrie. De plus, un incitatif sérieux à la commercialisation des recherches est l'obtention, par les professeurs, de 50 % des redevances sur les brevets, comparativement à 10 % en France. Mais l'argent n'explique pas tout. Depuis que les prix Nobel existent, la moitié ont été décernés à des Américains. L'Américain : génétiquement plus intelligent? Peut-être, mais l'Amérique est surtout un aimant pour tous les cerveaux du monde. Bernard Lévy explique : « Les États-Unis promettent la fortune et la gloire ». Sur ce point, tous sont d'accord : l'Amérique est forte des peuples qui y ont immigré. La diversité a assuré sa domination. On peut donc se consoler en se disant qu'en fait, « l'Américain » n'existe pas...ou peut-être sommes-nous déjà tous Américains.

Droit de cité



Pax Americana

PAUL-ANTOINE MARTEL

Le modèle américain fait la loi à travers la planète: à peu près tout ce que font nos voisins du Sud a un impact sur l'ensemble des terriens. Ne sommes-nous qu'une colonie de l'Empire américain? Si oui, le déclin, c'est pour quand?

"Les étasuniens sont les maîtres du monde." Comment qualifier cet énoncé: paranoïa pathétique ou froide lucidité? On ne peut nier que les États-Unis jouent un rôle dominant dans l'Ordre mondial contemporain. Ce sont eux qui dictent les règles et qui font office de police de l'humanité. Si la vie est une gigantesque farandole, ce sont les Américains qui choisissent la musique qui rythme nos pas.

Renversement de gouvernements démocratiquement élus parce que ceux-ci nuisent à leurs intérêts économiques; raids militaires, mainmise sur l'Organisation des Nations Unies; encouragement honteux de l'industrie de l'armement; imposition de leur star system à l'ensemble de la planète. Il s'agit là d'une énumération triste mais aussi incomplète des agissements et attitudes des autorités américaines qui prouvent, sur une base quasi quotidienne, que les États-Unis sont le centre autoproclamé de l'Univers, et que le reste du monde acquiesce, par son silence, à cette idée farfelue.

LA RECETTE

"Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux", disait Étienne de la Boétie. Il est difficile d'expliquer les raisons et les assises de la puissance étasunienne, mais, selon moi, on trouve une piste dans cette citation d'une grande sagesse de la Boétie (mort en 1563).

C'est un fait que le modèle économique servant de moteur à la société américaine fait rêver plus d'un peuple à travers la planète, nous les premiers: il assure à ceux qui l'adoptent la prospérité économique, une technologie à la fine pointe des derniers développements, et un confort sans précédent dans l'histoire de l'humanité. La seule ombre au tableau est cette façon dénuée de morale d'envisager l'économie (du grec *oikonomia*, qui signifie administration de la maison et des relations des humains entre eux).

La recherche effrénée du profit relègue les préoccupations sociales au second rang. Quand on s'occupe des grands enjeux sociaux aux États-Unis, c'est parce qu'ils sont devenus des obstacles au développement économique, on ne le fait pas par bonté d'âme. Profit et compassion ne font pas bon ménage. Les Américains sont prêts à faire bénéficier des retombées de leur système économique quiconque adoptera leur mode de pensée et de gestion; mais ce n'est pas exactement ce que l'on peut appeler de la générosité.

Les USA carburent à la compétition et à la surenchère, non au développement humain et à l'avancement global. S'il y a évolution, dans quelque domaine que ce soit, c'est parce que ça rapporte directement à quelqu'un. La baudruche des nouvelles technologies en est l'illustration parfaite: ne trouvez-vous pas effarant d'assister à tant de développements techniques alors que tant de gens crèvent toujours de faim, et cela même aux États-Unis, cette terre d'abondance bénie de Dieu? La situation n'a pas encore atteint ce vide moral ici, au Québec. Mais à trop vouloir suivre le rythme dé-

mentiel imposé par les américains à l'économie mondiale, on doit faire des compromis.

Une cité du commerce électronique, c'est une jolie idée, mais en quoi cela aidera-t-il les gens de la Gaspésie à se trouver un emploi ou ceux du Saguenay-Lac-Saint-Jean à sortir de leur marasme? En voulant demeurer compétitifs, on oublie d'assurer des conditions de vie décentes à notre population.

Les Américains n'ont pas besoin de grands efforts pour étendre leur domination sur nos vies: ils n'ont qu'à nous faire rêver, nous faire croire que le bonheur se trouve au fond de notre portefeuille. Tant que les citoyens, nos gouvernements en tête, suivront aveuglément les préceptes de l'économie américaine, nous subirons les effets déshumanisants de l'hégémonie américaine, ce gigantesque rêve empoisonné.

Le Comité de rédaction :

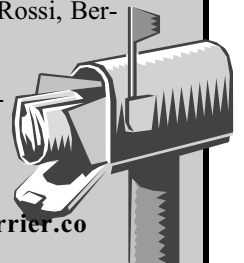
Marylène Têtu (coordonnatrice), Philippe Beauchemin, Thierry Larivière, Maxime Demers, Pierre Cayouette (conseiller).

Info graphisme : Normand Bélisle.

Collaborateurs : Myriam Daoust, Gwendal Hameury, Fabienne LeRol, Paul-Antoine Martel, Yseult Picard, Andres Rojas, Pierre Rossi, Bertrand Vagnon.

Correctrices : Danielle Bourdages

Écrivez-nous :
lereporter@moncourrier.co



Roumanie : Communisme ou extrême droite ?

GWENDAL HAMEURY

Après une traversée du désert de quatre ans dans l'opposition, Ion Ilescu, du Parti Démocrate Roumain (PSDR), est de retour. En 1996, lui et son parti avaient été balayés du pouvoir par le Chrétien-Démocrate Emil Constantinescu et une coalition de centre-droit. Nombre d'analystes pensaient alors que la Roumanie avait enfin rompu avec son passé communiste. Mais il n'en est rien.

Au second tour des élections présidentielles qui se tenaient au mois de décembre dernier, l'ancien Président Ilescu, 70 ans, ex-apparatchik communiste (à l'origine de la chute du dictateur Nicolae Ceausescu en 1989), a recueilli 70,2 % des suffrages contre 29,8 % pour son adversaire d'extrême droite, Corneliu Vadim Tudor. Il y a maintenant deux mois, les sondages n'excluaient pas une victoire de Tudor, ce dernier ayant obtenu de très bons résultats aux élections législatives. Pourtant, en juin dernier, le parti de ce sénateur ultra-nationaliste (Parti de la Grande Roumanie - PRM), héritier spirituel des « Gardes de Fer » d'Antonescu (criminel de guerre responsable de l'extermination des Juifs roumains), n'avait obtenu que 2,2 % des voix lors des élections locales.

Mais cette fois-ci, le PRM, dont l'électorat provient essentiellement des classes défavorisées touchées de plein fouet par les restructurations industrielles, a profité d'un taux record d'abstention pour se placer ainsi en interlocuteur incontournable sur l'échiquier politique roumain. Les grands perdants de ces scrutins sont bien évidemment les Centristes. Arrivés il y a quatre ans à la faveur d'une vague « anti-Ilescu », ils étaient cette fois-ci affaiblis par des querelles internes et accusés par la population de n'avoir pas su lutter efficacement contre la corruption qui ronge le pays.

Contrairement à ce qui s'est passé en Autriche il y a plus d'un an avec l'arrivée au gouvernement de Haider, Ilescu a « récusé l'idée d'une coalition avec Tudor et ses partisans d'extrême droite », et a formé un gouvernement de démocrates. Toutefois, ce dernier a déjà gagné le titre de leader incontesté de l'opposition officielle. Fait extrêmement grave pour la Roumanie, car le PRM ne masque pas son discours antisémite et anti-tsigane. Cette formation très hostile à la minorité hongroise risque de plus de réveiller des tensions nationalistes en Transylvanie.

Les responsabilités du FMI et du précédent gouvernement roumain sont très grandes dans cette montée de la fièvre nationaliste. La politique de réduction des déficits, ayant appauvri un pays déjà exsangue, a contribué à livrer des électeurs désorientés à la démagogie du fascisme.

L'ascension fulgurante de Tudor, ce flamboyant poète et éditeur souvent comparé au chef de l'extrême droite autrichienne Jörg Haider ainsi qu'au président du Front National français Jean-Marie Le Pen, a provoqué un choc en Roumanie et risque même de jouer contre les efforts du pays pour intégrer l'Union Européenne.

« La Roumanie est entrée dans une nouvelle ère, écrivait le journal indépendant Eveni Mental Zitei, elle devient un pays européen soupçonné d'excès nationaliste et dépourvu de force d'opposition capable de faire le poids. » Il y a tout juste un an, la Roumanie entamait des négociations d'adhésion à l'UE. Elle pourrait même bénéficier de 650 millions d'Euros de crédits annuels non remboursables afin d'aider à la reconstruction de son économie.

Suite à la page



Chronique Actualité



L'état se resserre sur le président Bouteflika

BERTRAND VAGNON

La violence perdure en Algérie. Selon la presse algérienne, près de 150 personnes ont été tuées dans des massacres ou des attentats depuis le début de l'année. Cette vague de tueries remet en question la politique de « concorde civile » prônée par le président Abdelaziz Bouteflika. Ce dernier est pris en tenaille entre l'activisme islamique armé et la volonté des militaires de reprendre le contrôle de l'exécutif. Pour le successeur de Liamine Zeroual, l'heure des choix a sonné.

Le 27 janvier dernier, le douar isolé de Oued Fares, dans la région de Chlef (210 km à l'ouest d'Alger), était le théâtre du plus important massacre depuis la fin du Ramadan le 29 décembre. Ce jour-là, 24 personnes, dont 16 enfants, ont été égorgées par un groupe armé. L'opération de ratissage menée par les services de sécurité n'a rien donné. La semaine précédente, 12 personnes mouraient dans un faux barrage près de Khémis Miliana (10 km à l'ouest d'Alger). Le 9 janvier, quatre coopérants russes étaient assassinés dans une forêt près de Berrahal. Le dernier assassinat d'un étranger, un ressortissant bulgare, datait de 1996. Depuis le massacre de 16 lycéens à Médéa le 16 décembre 2000, quelques quatre cents personnes ont péri dans des attentats. La question de la sécurité est loin d'être réglée. L'ouest d'Alger, la région de Médéa et une partie de la Kabylie restent des zones d'insécurité.

Dans ce climat de violence, le président Bouteflika fait face aux critiques les plus virulentes depuis son élection en avril 1999. Les médias algériens condamnent aujourd'hui sa politique de « concorde civile ». La loi sur la concorde civile a été votée le 13 juillet 1999 par les députés avant d'être approuvée par référendum deux mois plus tard. Première action du nouveau président qui avait fait de la sécurité son thème de campagne, cette loi suscitait de grands espoirs dans un pays meurtri par dix ans de guerre civile. Elle offrait une amnistie aux combattants islamiques n'ayant commis ni crimes de sang ni viols. Prévue pour durer six mois, cette loi fut prolongée et demeure en vi-

gueur. Selon un rapport d'Amnesty International, publié en septembre 2000, quelque 5 500 islamistes se sont rendus aux autorités algériennes. Parmi eux, 350 auraient fait l'objet de poursuites judiciaires.

Mais si au cours des six premiers mois de l'application de la loi, une accalmie certaine apparaissait, la situation redevenait préoccupante à partir des premiers mois de 2000. Pourtant, il faudra attendre le mois de décembre pour que les partis politiques relayent une opinion publique déçue et fatiguée. Le Front des forces socialistes d'Hocine Aït Ahmed a dénoncé « l'étrange mutisme des autorités ». Même au sein de la coalition gouvernementale, les critiques furent. Le Rassemblement pour la culture et la démocratie (RDC) de Saïd Sadi et l'Alliance nationale républicaine de l'ancien chef du gouvernement Redha Malek dénoncent « les attermolements du pouvoir ». Ils dénoncent la politique d'ouverture du président. À leurs yeux, les groupes islamiques armés et le Groupe salafiste de la prédication et du combat (GSPG) de Hassan Hattab ont su mettre à profit la période d'accalmie qui a suivi le vote de la loi pour se réarmer.

Ainsi, la loi de « concorde civile » aurait échoué. Bouteflika, son promoteur, se serait trompé. Cette explication est un peu rapide. Certes, le président a commis des erreurs. Sa censure à la télévision nationale sur les massacres de décembre n'était pas du plus bel effet. Surtout lorsque l'on sait que beaucoup de foyers algériens sont équipés de paraboliques et peuvent donc capter les télévisions étrangères. Cependant, Bouteflika est-il le véritable responsable du regain de la violence avec sa politique? Rien n'est moins sûr. Tout d'abord, la loi sur la concorde civile n'avait rien de révolutionnaire. Elle se situe plutôt dans la continuité de l'accord négocié, à l'automne 1997 entre les responsables de l'armée et les chefs de l'Armée islamique du salut. Surtout, l'attitude de l'armée est probablement le principal élément de réponse. La mobilité des groupes terroristes est surprenante.

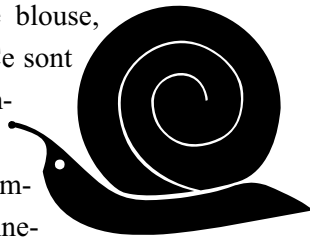
Suite à la page

Travail ethnique

FABIENNE LEROL

Des Arabes, des Turques, des Alsaciennes, des Asiatiques, des Crevettes et des Escargots. Si vous suivez un cours de gestion de l'entreprise, vous apprendrez que la meilleure recette consiste à ne pas les mélanger... sauf exception.

Il est 4 h 57. Une dizaine de femmes ouvrent presque simultanément leur casier : un blouson matelassé, une paire de chaussettes minces, une blouse, une paire de bottes et des gants. Ce sont les filles de la salle climatisée nommée : « la salle clim ». À ESCAL, cette usine strasbourgeoise, ces femmes sont en charge du conditionnement des fruits de mer.



Leurs tâches sont ardues et usantes. Il leur faut nourrir sans cesse la Tiromat, ce monstre dégoulinant de crevettes et de moules qui vomit ses entrailles sous forme de boîtes, qu'une ouvrière reçoit à la hâte pour les installer dans des cartons qu'elle dispose ensuite sur une palette. À la fin de la journée, pas une seule de ces femmes n'aura eu la grâce de porter moins d'une tonne et demie de marchandises. Et encore! Chaque jour, deux d'entre elles soulèvent 3,6 tonnes en moins de quatre heures. La cause? Le *Fruti*, un mélange de fruits de mer présenté sous sachets et de plus en plus apprécié par les adeptes du surgelé. Ajoutez aux conditions de travail le bruit assourdissant des machines et la température qui oscille entre - 4 et 0 °C.

Il est 6 h 50. « Voilà les folles! », lance Habiba lorsqu'elle aperçoit, par la baie vitrée, la centaine d'ouvrières asiatiques faire son entrée dans la salle de production des escargots. Ici, pas de mystère. Il faut endurer durant 8 heures l'exécution des mêmes gestes en position debout. Les tensions ressenties au dos et au cou sont énormes, mais les ouvrières asiatiques ont entre autres qualités de ne se plaindre que très rarement. Leur endurance, leur rapidité,

leur allégeance envers l'entreprise (très peu prennent leurs pauses) et leurs doigts fins sont aussi largement prisés. Pourquoi les doigts? Pour introduire les larves d'escargots fraîchement cuites dans les coquilles, sans que celles-ci cassent, sinon on perd du temps. Une Vietnamiennne en sait quelque chose! Après avoir travaillé vingt années pour cette chaîne de production, elle a été transférée dans un autre service. Devenue trop corpulente, elle retardait la machine.

Aux escargots, si l'on croise une non-asiatique, c'est une intérimaire qui ne fera pas deux jours! À cause du travail, certes, mais aussi en raison de l'ambiance. L'habitude de travailler au sein d'une « même ethnie » fait qu'on n'aime pas les étrangers.

Dans ce décor, la *salle clim* jure un peu, puisqu'elle est pluriethnique. Une Martiniquaise (la chef d'équipe), une Vietnamiennne (la sous-chef), deux Turques, deux Arabes, deux Bretonnes et deux Alsaciennes. Coïncidence? Non... Logique productiviste. Le travail au froid nécessite du personnel solide et très endurant physiquement, donc difficile à trouver. Rechercher dans un seul groupe communautaire relèverait de la gageure. De même, introduire trop de Turques ou trop d'Alsaciennes peut conduire à la formation de clans au sein de cette équipe. Conséquence : mauvaise ambiance, mauvais travail, mais aussi départ du personnel. Deux, c'est trop peu pour former un clan.



À première vue, l'idée paraît valable. Depuis plus de 5 ans, l'équipe n'a pratiquement pas changé. Et d'après monsieur Stokoviack, le chef de ce service, on doit aussi à la parité ethnique la bonne entente qui règne entre ces ouvrières. On ne peut, toutefois, s'empêcher de penser que ce qui unit avant tout les femmes de la «salle clim», c'est la galère dans laquelle elles se trouvent.

Travailleurs autonomes ...

Profession de «soi»

YSEULT PICARD

Devenir travailleur autonome est presque une profession en soi. Il faut penser à tout et c'est souvent là qu'on oublie l'essentiel : soi-même. En effet, plusieurs travailleurs autonomes mettent de côté la protection de leur santé et leur sécurité au travail lorsqu'ils décident de s'établir comme entrepreneur.

Artiste dans l'âme, Stéphane Roy a choisi en 1992 de créer sa propre entreprise d'encadrement de disques d'or. À 26 ans, il prend la décision de déménager à Montréal et de devenir travailleur autonome : seul, il doit assumer les frais de son logement, de son atelier, de ses outils, de son matériel et de la recherche d'une clientèle. Cela demande beaucoup de débrouillardise et de sacrifices. Une fois tout son matériel acheté, Stéphane n'avait souvent plus rien pour manger. Ses revenus ne lui permettaient tout simplement pas d'être assuré en cas d'accident.

L'atelier de Stéphane est un endroit où les risques de blessure et d'intoxication sont élevés. Tous les jours, il utilise une scie à onglets, plusieurs sortes de lames tranchantes, un coupe-vitre, un fusil à colle chaude, sans oublier les contacts fréquents avec des solvants, du cyanure et d'autres produits hautement toxiques s'ils sont mal utilisés.

Selon lui, *les travailleurs autonomes prennent des risques trop élevés pour s'établir comme entrepreneur*. Une des difficultés vient du fait que la part, habituellement versée à toutes les formes de protection sociale par l'employeur, est absente dans le cas du travailleur autonome. Ainsi, l'accès aux assurances privées comparables à celles du Régime des rentes, de la Commission de la santé et de la sécurité au travail, de la Commission des normes du travail et de l'assurance-emploi est pour le travailleur autonome plus difficile.

La *Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles* (L.A.T.M.P.) définit le travailleur auto-

nome comme étant «une personne physique qui fait affaire pour son propre compte, seule ou en société, et qui n'a pas de travailleur à son emploi». De ce fait, le travailleur autonome n'est pas protégé par les lois collectives de protection sociale.

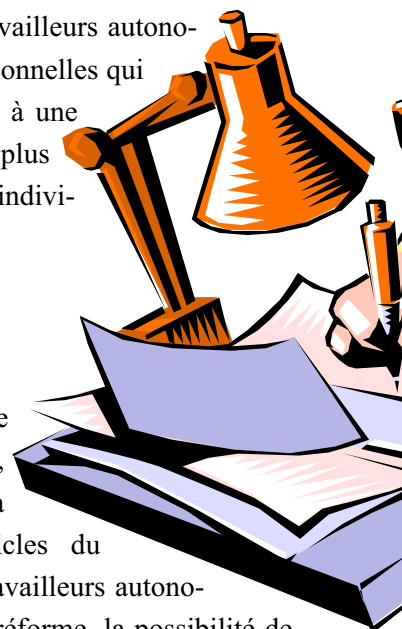
Le contrat d'assurance, sans être infaillible, diminue par contre les risques associés à ce statut. Il peut comprendre une assurance responsabilité, une assurance salaire, une assurance santé, mais ne donne pas droit à l'assurance emploi dont bénéficient tous les salariés. D'où l'importance des réseaux de travailleurs autonomes et des associations professionnelles qui offrent à ceux-ci de contribuer à une assurance groupe, beaucoup plus abordable que les assurances individuelles.

LA RÉFORME DU CODE DU TRAVAIL

Le 8 mars 2000, le ministre d'État au Travail et à l'Emploi, Diane Lemieux, annonçait la modification de certains articles du Code du travail touchant les travailleurs autonomes. Elle envisageait, dans sa réforme, la possibilité de donner un statut de salarié aux travailleurs autonomes qui dépendent économiquement d'une seule entreprise.

Nulle part, elle n'a entrevu la possibilité pour les travailleurs autonomes indépendants de recourir à l'assurance emploi, comme le souligne M. Simard, président de l'AEDQ, l'Association des entreprises à domicile du Québec qui regroupe plus de 150 membres.

La réalité quotidienne des travailleurs atypiques ne se reflète pas dans les lois du travail, concluait dans un Avis le Conseil du statut de la femme (CSF) le 9 avril



2000. Le CSF prône la révision des lois du travail afin que les travailleurs à statut précaire aient les mêmes conditions que celles que l'on consent aux travailleurs salariés et syndiqués.

DES CONDITIONS ATYPIQUES

Les statistiques démontrent l'augmentation considérable des emplois atypiques, c'est-à-dire à temps partiel, occasionnel, à contrat ou temporaire : entre 1976 et 1995, le travail atypique s'est accru de 135 % et 29,3 % des emplois sont aujourd'hui dans cette catégorie.

Une étude menée par Statistique Canada en 1991 sur le profil des travailleurs autonomes révèle que les travailleurs autonomes ont un revenu d'emploi inférieur, en moyenne à celui des employés et à celui des employeurs.

Parmi eux se trouvent beaucoup de femmes. Ainsi, les femmes enceintes et les jeunes familles doivent défrayer elles-mêmes les coûts liés à la maternité, aux congés parentaux et aux congés de maladie. *«Les employeurs épargnent ainsi 25 % des coûts des charges sociales»*, signale Jean-Claude Dubreuil de la CSST.

Un document présentant les *Développements récents en droit de la santé et de la sécurité au travail* fait état de la «pratique des entreprises de maintenir à côté de leur personnel régulier, une main-d'œuvre flottante, mobilisable et licenciable rapidement souvent moins rémunérée, sans sécurité d'emploi, sans protection syndicale et ne bénéficiant pas de revenus de remplacement en cas de chômage, de maladie ou de maternité».

Par ailleurs, la syndicalisation n'est pas la solution que privilégie une bonne partie des travailleurs autonomes.

Elle concerne *«surtout les entrepreneurs qui n'ont qu'un seul client, par exemple les entreprises de transport, et aussi les personnes à relation de travail triangulée (employé-agence-employeur) parce qu'ils se retrouvent dans une position ambiguë quant à leur statut»*, précise Diane Paquet, directrice de l'Association des travailleurs et travailleuses autonomes du Québec (ATTAQ).

L'INSÉCURITÉ DE L'AUTONOMIE

La période de croissance économique que nous connaissons actuellement entraîne une stabilisation du nombre de travailleurs autonomes indépendants, indique Yves Fortier, économiste à Emploi Québec. Cependant, il précise que le phénomène de la sous-traitance ira en augmentant. C'est pourquoi, les lois du travail doivent être adaptées au contexte actuel du marché du travail.

Beaucoup de travailleurs autonomes, note Maroussia Kishka, directrice des relations publiques à la CSN, *ont décidé de ne plus jouer le jeu. Ils aimaient ça vivre sur la ligne du risque, mais ils ont dû se remettre en question à cause des conditions et la nécessité de s'assurer le minimum vital*.

Si le travailleur autonome se donne les moyens de travailler en sécurité, il s'assure aussi un avenir en santé. L'un ne va pas sans l'autre. C'est d'ailleurs ce que croit Mme Kishka, car présentement; *«les travailleurs autonomes passent à côté des grandes lois acquises par les travailleurs durant tout le siècle»*.

NDLR :

Lors de la dernière parution, le texte de Bertrand Vagnon a malheureusement subi une coupe involontaire. La fin de l'article aurait dû se lire : (...) La Russie de Poutine ne demeure-t-elle pas cependant confinée à un rôle encore limité par des exigences du **Fonds monétaire inter-**

Roumanie (suite de la page 3)

Mais Bruxelles veille sur les réformes économiques du nouveau gouvernement. « Sinon, l'argent ira aux autres pays candidats », déclarait, avant le second tour des présidentielles, Fukian Fotiadis, le représentant de la Commission Européenne à Bucarest. De plus, si la montée en puissance de l'extrémiste Tudor et de son parti devait se poursuivre, n'entraînerait-elle pas des sanctions de la part de l'UE afin de sauvegarder la démocratie et la paix en Europe? Rappelons-nous le cas de l'Autriche!

La Roumanie a frôlé la catastrophe, et l'élection d'Ilescu est un moindre mal pour ce pays. L'actuelle présidence de ce dernier pourrait toutefois s'avérer différente des deux précédentes et suscite déjà beaucoup d'espoir. Certains signes semblent prouver que le leader du PSDR et son parti ont beaucoup appris de la démocratie lorsqu'ils étaient dans l'opposition. S'ils réussissent à intégrer l'Internationale Socialiste et s'ils continuent certaines réfor-

mes (dont celles visant à lutter contre la corruption) qui sont nécessaires à la Roumanie pour que celle-ci soit acceptée au sein de l'UE et de l'OTAN, le statut international de ce parti pourra alors se consolider, et la Roumanie n'en tirera que des bénéfices.

Ce qu'on peut dire à l'issue de ces élections, c'est que la population roumaine a, semble-t-il, eu du mal à rompre définitivement avec son passé communiste. Mais avait-elle réellement le choix?

Toutefois, le phénomène qui reste le plus intéressant, mais aussi le plus dangereux, est celui de la montée en puissance des partis d'extrême droite dans l'ensemble des pays de l'ancien bloc communiste depuis la chute du mur de Berlin. Devant ce constat, les dirigeants de Bruxelles vont-ils accepter d'intégrer rapidement ces pays à l'Union Européenne? Rien n'est moins sûr.

Bouteflika (suite de la page 4)

D'autre part, les groupes armés utilisent des armes à feu modernes. Or, leurs réseaux de soutien logistique à l'étranger sont presque neutralisés. Pour nombre de spécialistes, la volonté des dirigeants de l'armée (qui forment le véritable pouvoir) de laisser faire les islamistes explique cette recrudescence des tueries. Le haut commandement militaire signifierait ainsi les limites de son pouvoir à Bouteflika.

L'armée entend reprendre le contrôle sur l'homme. Jusqu'à présent, le président respectait les règles du jeu du système algérien. Il était l'expression de l'équilibre entre les différents cercles du pouvoir. Mais, depuis quelques mois, Bouteflika prend des initiatives dans des domaines réservés traditionnellement à l'armée : attitude face au Front Islamique du Salut, relations avec le voisin marocain. Surtout, le président a permis la parution dans la presse algérienne du rapport d'Amnesty International qui dénonce les exactions des milices paramilitaires. Comme

d'habitude en pareil cas en Algérie, l'éventualité du remplacement du président réapparaît. On se souvient de Liamine Zéroual, poussé vers la sortie par ses pairs généraux. Sid Ahmed Ghazali, ancien premier ministre et proche de l'état-major, semble le mieux placé en cas de remplacement.

Pour Bouteflika, la marge de manœuvre est faible. Arrivé au sommet de l'État grâce à l'appui de l'armée, il ne peut trouver des soutiens qu'à l'étranger. L'administration Clinton lui a exprimé son soutien à plusieurs reprises. Sa volonté de replacer l'armée dans son cadre constitutionnel doit perdurer. L'échec de Bouteflika signifierait la négation d'une solution politique au problème algérien et le triomphe des « éradicateurs », partisans de la solution militaire. La population qui vit dans une situation économique désastreuse n'a plus d'illusions. Elle sait que les luttes d'influence au sommet de l'État n'amènent jamais rien de bon pour l'Algérie.

L'ALLEMAGNE DE WEIMAR : Gravures et dessins

PIERRE ROSSI

Meurtrie par un conflit mondial sanglant, l'Allemagne démocratique de Weimar affronta l'après-guerre dans le chaos, la pénurie et le doute. En effet, l'optimisme et la stabilité relative du régime précédent avaient éclaté, l'encadrement social et idéologique de celui-ci avait été détruit par la Grande Guerre, faisant ainsi naître des espoirs incarnés par la révolution de 1918. De nombreux artistes et hommes de lettres, qui ayant vécu et fait vivre cet espoir, constatèrent l'échec de la tentative de reconstruction démocratique du pays ainsi que la survie de rapports sociaux davantage dominés par la ploutocratie capitaliste et par la montée d'une vision commerciale et narcotique de l'art. Mais ils n'ont pas abandonné la lutte. Malgré le pessimisme du milieu culturel et intellectuel, des artistes comme George Grosz tentèrent de sortir de cette impasse par un renouveau néo-réaliste de l'art allemand se voulant une cinglante critique sociale. Certaines œuvres de cette génération d'artistes engagés sont présentées jusqu'au 22 mars 2001 au Centre d'exposition de l'Université de Montréal.

L'exposition «*Gravures et dessins du temps de la République de Weimar*» nous offre la possibilité de découvrir et comprendre cette époque, véritable césure dans l'histoire de l'art allemand, mais tournant important de l'Histoire de l'Allemagne. Connue sous le nom de «Nouvelle Objectivité», ce courant artistique et culturelle affiche les catégories et les critères du réalisme, miroir et volonté de dénonciation d'une condition humaine violée et bafouée. Abandonnant le symbolisme des expressionnistes, ces peintres et ces dessinateurs présentèrent la réalité telle qu'elle était, sans théorie ni structure, avec seulement quelques certitudes énoncées : une fidélité aux faits de la vie quotidienne, une préférence pour des contours sobres et statiques, une passion pour des dimensions resserrées où l'objet se dissocie de son contexte, un appétit pour une représentation parfois incohérente et un désir d'effacement de l'auteur.

Ainsi, le point de vue de l'artiste ne peut être qu'iconoclaste, individuel, même si, comme la vie, il est annoncé par les habitants de la rue, à l'usine, dans les cafés. Spectateurs des collisions de classes antagoniques et des entrechoquements entre

l'homme de masse anémique et un monde technique industriel anonyme, ces artistes suppriment toute ambiguïté ou vanité qui seraient de l'artiste. L'exposition est divisée en plusieurs sections thématiques: La guerre, Scènes urbaines, Les exclus, Inflation, Loisirs des nouveaux riches, Le prolétariat, Les classes dirigeantes. Les gravures et les dessins, et par leur style clair et simple, et par leur réalisme mordant, éveillent le spectateur à une réalité qui, par certains aspects, ne nous a pas quitté, qui est toujours vivante. Parmi les artistes, trois têtes d'affiche - George Grosz, Otto Dix et Gerd Arntz - illustrent particulièrement bien l'ensemble.

On constate que l'objectivité désabusée de George Grosz (1893-1959) inspire une œuvre qui n'est pas simple parodie ou persiflage; l'homme se fait revêche contre ce monde de bourgeois pourris, les gestes dégradants de militaires et de membres du clergé, un monde écrasant les gens marginaux. Parmi les œuvres présentées, soulignons celles-ci: Mort dans la rue (1920-1921), Viol et meurtre dans la Ackerstrasse (1922-23). Les mots incarnent ici la sobriété et l'objectivité du contenu.



Fasciné par les extrêmes de l'existence humaine et marqué par la Première Guerre mondiale, Otto Dix (1891-1969) ne laisse pas indifférent lui non plus. Ses représentations traduisent une réalité menaçante, en lambeaux; ses gravures à l'eau-forte - Troupes d'assaut avançant sous le gaz (1924), Les dormeurs de Port Vieux tués par le gaz (1924) - illustrent l'horreur de la guerre des tranchées. Grottesque à n'en pas finir avec ses vers, Crâne évoque plus que la réalité outrageante de la tête d'un soldat tombé au champ d'honneur (honneur perdu), c'est tout autant une caricature de la boîte osseuse renfermant l'encéphale d'où vient l'ictus rieur et le dégoût.

L'austérité des formes stylisées que l'on retrouve dans les sérigraphies et les gravures sur bois de Gerd Arntz marque une vision où résonnent les rythmes de la technique, de l'industrie, de la ville moderne mais aussi les horreurs de la guerre. En résultent des représentations comme Choses américaines (1924), Paix et ordre (1926), Rue (1926) moins âpres, et d'autres - Prison (1927), Guerre civile (1928)- qui s'attaquent à démolir les rapports sociaux d'hégémonie.

Une gang de malades !

PHILIPPE BEAUCHEMIN

La tournée hivernale du trio Urbain Desbois, Daran et Daniel Boucher se veut un événement unique en son genre. Incroyable en effet si l'on regarde la formule d'approche préconisée par les trois comparses. Les chanteurs restent en tout temps sur la scène et chantent à tour de rôle et même ensemble vers la fin du spectacle. Pour les musiciens, c'est la même chose. On retrouve donc près d'une vingtaine de personnes sur la scène, en même temps pendant plus de deux heures trente.

Ce concept unique semble plaire énormément aux trois chanteurs. Lors de la générale, les éclats de rire et les interactions entre les musiciens et les chanteurs étaient nombreux.

« Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'il s'agit d'un spectacle et non pas d'une fête! Mais disons que le plaisir et la complicité entre nous trois se sont facilement établis », mentionne le chanteur le plus populaire du Québec, Daniel Boucher.

LES CHANTEURS

Urbain Desbois est un poète dans l'âme. Pince sans-rire, jovial et imprévisible, sa douce folie est contagieuse. Insolite et attachant, il ouvre le bal de ce

spectacle, et de quelle façon! Il est entouré de musiciens talentueux et ses textes, lumineux et colorés, nous font découvrir ce grand compositeur du Québec.

Et voici Daran. Du rock français à son meilleur. Sa voie intense soutenue par des ambiances magiques et sa vaste expérience de la scène font de lui la locomotive de la tournée. Pour ceux qui ne le connaissent pas, vous découvrirez son style folk et son rock original. Pour cette tournée spéciale, il n'a pas hésité à se joindre aux deux chanteurs québécois.

« Le plus important dans ce genre de tournée, c'est le respect entre les artistes. Comme je connais déjà un peu Urbain et Daniel, je suis sûr qu'il n'y aura pas de problème et que l'on s'amusera énormément, » mentionne Daran.

Daniel Boucher et son univers viennent par la suite nous divertir. Fonceur et intègre, ce grand chanteur-acteur (l'aspect théâtral de ses interprétations est impressionnant) saisit la foule et la fait participer. On ne vous révélera pas la finale, mais à elle seule, elle vaut le prix d'entrée!



Traitement de texte 101 ...

Avis important aux partenaires du Reporter

Si vous désirez nous faire parvenir un texte, assurez-vous de respecter certaines règles. Tout d'abord, pour un texte d'une page dans Le Reporter il faut compter 4,000 caractères espaces compris.

Pour ceux et celles qui n'auraient pas encore découvert la fonction «statistique» sur leur traitement de texte, cela correspond à deux feuillets et un tiers, avec des marges d'un pouce en haut, en bas, à gauche et à droite; le tout écrit en Times ou en Helvética (Arial

pour les PC) 12 points, double interligne.

S'il vous plaît, évitez les polices exotiques genre Franklin Gothic ou California Old Style ou autre...cela fait peut-être très joli mais ça s'importe très mal !

De plus, seuls les textes écrits en Microsoft Word (PC) ou Word (Mac) seront acceptés. Évitez également de laisser aller votre talent artistique en faisant une mise en page élaboré. Pas de tabulateurs, de retrait ou autres figures de style. Que du caractère régulier, gras ou italique à l'occasion et c'est tout.

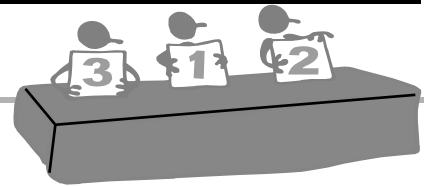
Finalement, lorsque vous faites parvenir vos textes par courriel, ayez l'obligance d'utiliser la case «objet» dans la partie adresse du courriel pour y inscrire le titre de votre papier (Une vingtaine de caractères maximum) plutôt que «Texte pour Le reporter». Lorsqu'on reçoit une dizaine de courriels avec l'objet «Texte

Pour vous joindre au comité de rédaction, écrivez-nous.

lereporter@moncourrier.com

Prochaine tombée : 30 Mars

Chronique Gérant d'estrades



LNH ou LXH ?

THIERRY LARIVIÈRE

J'ai mal à mon sport ! Voyons les choses en face : l'amateur de sport québécois n'a pas grand chose de bon à se mettre sous la dent à part ses arachides BBQ. Les Expos en arrachent. Puisqu'ils perdent ils ne sont pas télédiffusés et vont de toute façon déménager. Jacques Villeneuve est encore en train d'essayer de trouver les bons réglages de sa BAR-Honda. Le Rocket de Montréal pourrait décoller vers Frédéricton. Le champion de boxe Dave Hilton est coincé par la justice (quand ce n'est pas par autre chose, mais ça c'est une autre histoire). Les Alouettes pourraient sauver la mise, mais ils trouvent le moyen de perdre en finale chaque année et ça commence à nous frustrer. Et le Canadien... La simple évocation du nom de la Sainte-Flanelle suffit désormais à susciter un hochement négatif de la tête.

Face à ce désarroi du Canadien, le gérant d'estrade classique en perd son latin. Il ne suffit plus, en effet, d'imaginer quelques échanges favorables pour sauver l'équipe. Comme chacun sait, le Canadien est dans un petit marché publicitaire et doit subir la faiblesse du dollar canadien. En dernière analyse, ils sont un peu dans la situation des Expos. Même s'ils font un excellent repêchage ou des échanges miraculeux, ils devront se défaire des meilleurs dès que leurs salaires seront trop élevés, ce qui ne saurait tarder.

Pour éviter la déprime, le gérant d'estrade doit donc passer à un autre niveau. Si on ne peut pas changer le Canadien, il faut changer le hockey ! Encore une fois, on peut tirer des enseignements d'un autre sport : le football américain. L'arrivée récente de la XFL montre qu'on peut tirer parti d'un plus petit marché et de joueurs de second plan. Il suffirait de changer la LNH en LXH. Pour ce faire, au moins deux changements sont nécessaires. Premièrement, il faut améliorer l'aspect spectacle. La XFL a eu l'excellente idée de mettre l'accent sur les meneuses de claques. Évidemment pour le hockey, il faudrait habiller les «pitounes» plus chaudement. Certains diront que ce genre de spectacle

est sexiste. C'est peut-être vrai, mais soyons sérieux, connaissez-vous beaucoup de féministes qui aiment le hockey ? Une mascotte pourrait également égayer les pauses publicitaires. Le clown Toto pourrait être un bon candidat (on arrêterait peut-être enfin de voir son annonce débile). Comme à la XFL, les joueurs se doivent d'être plus expressifs. Des sorties théâtrales comme celle de Patrick Roy à ses derniers moments avec le Canadien devraient être encouragées. Un bâton brisé au bon moment, ça stimule la foule. Par ailleurs, des caméras sur les casques des joueurs et derrière les buts forceraient l'amateur à bouger sur son sofa pour suivre le jeu.

Deuxièmement, et encore plus important, il faut changer les règles du jeu. La XFL permet, par exemple, plus de latitude pour plaquer le quart arrière de l'équipe adverse. Pour le hockey ça serait plutôt un changement contraire qui s'impose. Le but du football est de stopper tout ce qui bouge, celui du hockey est de bouger plus vite que l'autre. On assiste ici à un débat entre les anciens et les modernes. Les anciens sont représentés par Jacques Lemaire et les modernes par Mario Lemieux. Lemaire souhaite le statu quo et l'application de sa fameuse trappe. Lemieux a récemment reproché à Lemaire de tuer le hockey avec sa trappe. Ce dernier a pratiquement traité Lemieux de mauviette qui avait peur de se faire plaquer. On doit constater ici un sophisme courant de la part de Lemaire : quand on n'a pas d'argument, on attaque la crédibilité de son adversaire. Or, tout le monde sait bien que Lemieux est le meilleur joueur de hockey au monde et on se doit de considérer ses idées. Le gérant d'estrade propose donc le jeu à quatre contre quatre, comme Lemieux le propose, et l'abolition des lignes bleues. La vitesse, la vitesse et encore la vitesse. En attendant, Super Mario II a mal au dos.

Malgré que les opinions de la chronique gérant d'estrade fassent autorité, nous vous invitons tout de même à donner votre avis sur tous ces changements à lereporter@moncourrier.com.

Laissez-moi écrire

Souvenirs d'Égypte

MYRIAM DAoust



PARTIE I :

AVENTURE À ASSOUAN

La main tendue de l'Égyptien navigateur est notre premier contact avec ces embarcations typiques de l'Égypte. Une longue planche étroite, rayée de bouts de bois transversaux, sert d'escalier pour poser le pied dans la felouque. Patiente, la felouca se repose sur le Nil, accueillant chaque nouveau passager par un léger balancement en guise de bonjour. Confortablement assis sur de douillets coussins, les randonneurs du Nil, sourire aux lèvres, observent le « capitaine » en djellaba mouvoir doucement le bâton perpendiculaire au mat et hisser la toile autrefois blanche, maintenant quelque peu assombrie par le temps et par le vent. C'est un départ pour une brève balade nautique, d'une rive à l'autre d'un fleuve encore à peine appriivoisé par le groupe de voyageurs.

Au beau milieu du couloir vert, bleu, brun (difficile à dire, en fait), nombreux sont les felouques et divers bateaux à valser lentement. Leurs capitaines et leurs navigateurs se saluent du regard, et les rives, pourtant si intéressantes, deviennent rapidement secondaires devant le spectacle des embarcations dansantes. Deux felouques s'embrassent même, unissant ainsi tous les passagers dans un mariage de culture animé par une musique digne de la joie de vivre des Égyptiens et interprétée par le personnel de cette croisière improvisée.

Une fois libérée des marchands itinérants de bijoux, de papyrus et autres souvenirs populaires, la felouque accoste parmi tant d'autres à l'entrée du Jardin

Botanique d'Assouan. Si la nature qui s'y trouve, luxuriante, nous éblouit des ses merveilles aux foisonnantes feuilles vertes et aux flamboyantes fleurs tropicales, elle sombre toutefois dans le décor devant l'exceptionnel spectacle sociologique qui s'y déroule.

Quantités d'Égyptiens de tous âges se promènent, en famille ou en amis, vêtus de djellabas ou de vêtements qui nous sont plus communs. Ils discutent, en marchant ou en se reposant, assis à l'ombre souvent rare en ce pays désertique. Ou encore, ils pique-niquent, ils jouent au ballon ou à la balle, enfin, une véritable représentation d'une Île Sainte-Hélène à l'égyptienne. Mais toujours ils nous épient de leur regard fureteur et, qu'ils vous disent « Hello ! » ou non, si vous leur offrez un sourire bienveillant, vous en aurez un en retour, parfois même suivi du rire camouflé derrière deux petites mains basanées enfantines.

Au détour d'un palmier, beaucoup d'entre eux sont réunis pour chanter et danser sur une musique locale, invitant les touristes les plus curieux et enthousiastes à se joindre à eux. Si vous leur accordez ce plaisir, cet honneur en fait, vous verrez grandir leur sourire, si cela est encore possible! Ils s'empareront de vos mains pour vous accueillir chaleureusement dans leur ronde. Et ils ajouteront à cette joyeuse fête de nombreux applaudissements et « youyous », ces cris à la frénésie endiablée et à la sonorité sensiblement amérindienne.

AUX ENVIRONS DE LOUXOR

Par la suite, nous verrons beaucoup de temples. D'abord, le Kom-Ombo, par une journée où le vent transporte à vive allure les intenses rayons du soleil. Puis, le lendemain matin, le temple d'Edfu. Au bord du trottoir, une légion de calèches nous attend, les unes derrière les autres, comme les taxis de nos terminus de métro. Sous le soleil matinal brille le cuir noir du gagne-pain de ces dizaines d'Égyptiens. Aux toitures de ces voitures se balancent des pompons multicolores ou autres garnitures dignes d'une festival brésilien. Au moment du départ, certains de ces élégants taxis bloquent la voie, et les conducteurs, dans toute la splendeur de leur langue, se chamaillent avec une énergie peu commune en une matinée si précoce. Un sourire réconfortant suivi d'un classique « No problem! » avive le rire qui nous -les passagers- tenaillait.

Assise dos au cocher, mes chaussures reposant sur un tapis de fourrure sale, grasse et malodorante, j'observe les passants. Ils assistent à cette envolée de calèches, preuve de la valeur touristique de leur quartier. Leurs têtes se tournent, esclaves de leur curiosité; nous, tout aussi victimes, nous embrassons leurs regards, étreignons leurs sourires. À un rythme effarant, la voiture dévale dans la rue étroite et bondée de musulmans. Quelle histoire! En effet, peu importe le mode de transport, la conduite en Égypte se révèle une véritable turbulence pour le système nerveux du pauvre touriste divertie à souhait...

Suite dans le prochain numéro...

Important

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Le comité de rédaction se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

